

L'ARITHMETIQUE DU COMMENCEMENT

Pierre Marchal

(147) Vous connaissez certainement cette chansonnette enfantine :  
« *Un, deux, trois... nous irons au bois - Quatre, cinq, six... cueillir des cerises* ». Je ne vous emmènerai pas au bois.  
D'ailleurs le "temps des cerises" est passé et c'est tout juste si nous pourrions ramener de notre promenade quelques "queueues" de ces mêmes cerises !

Sous le titre que j'ai annoncé, j'aurais voulu travailler une question très simple. J'aurais aimé également faire de cette intervention quelque chose de léger. Je n'ai pas réussi, je pense, qu'à faire de l'enfantin, ce qui n'est pas exactement la même chose.

Donc une question enfantine : que mettre au commencement, c'est-

à-dire avant moi ? On sait combien le jeune enfant a de la peine à imaginer qu'il y avait eu un monde où il n'était pas. Quel "arithmos", quel nombre mettre au commencement : le Un, le Deux, le Trois ? Nous avons appris de **J.Lacan**, relisant **Frege** que c'est plutôt le zéro qu'il conviendrait de placer ainsi en "exergue". L'exergue est à entendre ici étymologiquement. Ce qui est "ex", hors de "l'ergon", de l'oeuvre. Un "hors d'oeuvre" en (148)quelque sorte. J'ai un faible pour ce mot "exergue", mot bâtard qui mélange allègrement deux langues, le latin et le grec et qui fait signe, de par sa constitution, même du caractère étrange de toute origine.

Traditionnellement, c'est par la médiation du mythe que l'homme se donne une origine. Or, ces récits mythiques présentent un caractère proprement "ex-ergique" : le récit des origines que le mythe met en scène se situe toujours dans un "hors-temps" qui nous signale que ce récit des origines ne fait pas partie de l'histoire ; l'origine n'est pas le premier moment de l'histoire. Car bien qu'ils se présentent sous la forme imaginaire d'une historiette, les récits des origines ne nous informent pas sur la chronique événementielle, mais sur un fait de structure, celle-là même qui nous institue comme sujet historique. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici cette remarque de **Lacan** qui repère chez **Freud**, dans *Totem et tabou*, la création d'un mythe moderne. Par quoi, la question du père me semble recouper celle du mythe des origines, comme récit imaginarisé de la mise en structure.

Que l'exergue ait ainsi à voir avec le père, avec sa position, m'a été suggéré par une petite anecdote que je relevais, il y a quelques jours, dans *L'Auto-Analyse* de **Freud**. Au chapitre III, intitulé par **D. Anzieu** *La Découverte du complexe d'Oedipe*, à la page 94, je trouve ceci. Début 1897, **Freud** écrit à **Fliess** qu'il entreprend un grand ouvrage sur les névroses. Mais curieusement, il ne communique à son correspondant que « les citations qu'il

*mettra en épigraphe à chacun de ses chapitres* ». Cette remarque, assez insignifiante, me retient. Que **Freud** pratique de la sorte, qu'il se donne l'épigraphe ou l'exergue avant même la rédaction du corps de l'article, n'est pas sans me rappeler ma propre fascination pour les titres. Qu'est-ce qu'un titre ? On sait la polysémie de ce mot, le dictionnaire répertorie quinze sens différents, mais tous ont même étymologie : le "titulum" latin dont la traduction est "inscription". Le titre : nom propre du livre ; l'épigraphe : "courte citation d'un auteur, placé en tête d'un livre ou d'un chapitre pour en indiquer l'esprit". Mais surtout, en tête d'un livre, d'un texte, bref d'un acte qui va nous instituer en "auteur", il s'agit de la convocation d'un autre texte, d'un autre auteur, bien souvent qui nous a (149) précédé dans cet acte d'écriture et à "l'autorité" duquel nous nous référons. Auteur et Autorité : même mot ! Je propose donc d'entendre l'autorité, non dans le sens habituel - "droit ou pouvoir de commander" - mais plutôt, dans la ligne de la citation, où elle indiquerait une filiation dans l'écriture. Autorité dont l'argument nous empêche de nous constituer en un début absolu. C'est pourquoi la question du père recoupe celle de l'auteur et de l'écriture. Nous aurons l'occasion d'y faire allusion plus loin en évoquant la figure de Kafka.

On sait combien la méthode dite scientifique récuse l'argument dit d'autorité pour se fonder sur l'auto-référence d'un sujet pensant : je pense donc je suis !

La pratique épigraphique de **Freud** peut donc nous paraître symptomatique de la place même qu'il accorde au père dont la problématique est, à ce moment, cruciale pour lui. Son père, comme on le sait, est décédé le 23 octobre de l'année précédente et **Freud** en a été fort affecté. De plus, c'est dans le courant de cette année 1897 qu'il va opérer le tournant que vous savez : l'abandon de la théorie de la séduction au profit d'une théorisation qui tourne autour du mythe et de la tragédie

d'Oedipe. Je n'ai peut-être pas encore mesurer l'importance pour la psychanalyse de ce tournant. Peut-être faudrait-il dire que la nature même de l'inconscient, sinon son invention, est précisément liée à l'abandon d'une interprétation du trauma névrogène en termes de séduction au profit d'une lecture structurale. Histoire de séduction et/ou structure signifiante, c'est bien cela l'enjeu. Et lorsque **Lacan**, relisant **Freud**, avance que l'Inconscient est structuré comme un langage, il faut entendre dans cette formule, désormais classique, tout autre chose que la traduction structuraliste de la théorie freudienne, qui serait ainsi remise à la mode du moment. C'est bien plutôt pointer exactement ce qu'il en est de la spécificité de l'Inconscient freudien de la nature structurale du trauma. Avec tout ce que cela peut avoir de répercussions sur la fonction que nous attribuons au père : père séducteur ou père inscripteur. "Le père comme exergue", cela aurait pu être le titre de cette intervention.

(150) Mais l'arithmétique dans tout cela ? C'est qu'elle est, me semble-t-il, directement liée à la question du père. L'enjeu serait le suivant serait-il possible de se passer du mythe ? Mais de s'en passer autrement que la philosophie qui forclôt la question. S'en passer en proposant une théorie logique du père, sans recours à l'imaginarisation de nos petites historiettes ? Puisque nous avons commencé en jouant de l'étymologie, nous pouvons nous souvenir que "arithmos" signifie, en grec, le compte, le calcul, le dénombrement, mais aussi "ce qui compte" socialement, ce qui fait poids dans la société, ce qui peut se prévaloir d'un titre ! Mais paradoxalement, "l'arithmos" peut également servir à signifier "un homme qui ne sert qu'à faire nombre", "un être nul", et donc sans importance. On peut encore apprendre, toujours en consultant le dictionnaire, que la racine de ce terme est le verbe qui, forme primitive de qui signifie : fixer, consolider, faire tenir ensemble, joindre, assembler, ajuster. Ce qui n'est pas pour moi sans évoquer la

Genèse, récit du Commencement s'il en est, dans lequel l'un des récits de l'oeuvre divine de la Création est ponctuée par la constatation : "Dieu vit que cela était bon". Le terme hébreu, que nous traduisons par "bon", "Tob", a, parmi les nombreuses connotations qu'il véhicule, celle de "bon ajustement", du travail bien fait.

Si bien qu'un autre titre aurait parfaitement convenu à mon propos : "le compte est bon" ! Cela aurait eu l'avantage, pour moi, de faire référence à ce que, il y a quelques mois, aux Journées de Grenoble sur la Science, je tentais d'articuler autour de la sous-traction, de la division et du "tomber juste".

Pour conclure cette entrée en matière, je dirai que reprendre la question du commencement par le biais de l'Arithmétique, par le biais de la théorie des nombres, c'est pour moi une manière d'approcher ce qu'il en est de la catégorie lacanienne de "père réel", ou comme on l'a dit hier : le réel du père.

Mon propos est en effet déterminé, en grande partie, par la lecture du Séminaire unique que **J. Lacan** a donné le 20 novembre 1963. Séminaire qui porte sur les noms du Père et qui « *s'enchaîne avec mon (151) Séminaire sur l'Angoisse* ». **Lacan** commence par nous rappeler les acquis de ce Séminaire et ce point crucial que « *ce dont le sujet est dans l'angoisse affecté, c'est par le désir de l'Autre* ».

« *L'Autre, **Lacan** nous le redit quelques lignes plus loin, est le lieu où ça parle. D'où la question : qui, au-delà de celui qui parle au lieu de l'Autre et qui est le sujet, qui y a-t-il ? dont le sujet, chaque fois qu'il parle, prend la voix ? Il est clair que si Freud, au centre de sa doctrine, met le mythe du père, c'est en raison de l'inévitabilité de cette question. Il n'est pas moins clair que si toute la théorie et la praxis de l'analyse nous apparaisse aujourd'hui comme en panne, c'est pour n'avoir jamais osé, sur cette question, aller plus loin que Freud* ».

Et encore : « *Il est clair que l'Autre ne saurait être confondu avec le sujet qui parle au lieu de l'Autre, ne serait-ce que par sa voix. L'Autre, s'il est ce que je dis, le lieu où ça parle, il ne peut poser qu'une sorte de problème : celui du sujet d'avant la question* ».

C'est pourquoi **Lacan** nous fait remarquer ce que la formule "la question du père" a d'approximatif : « *la formule était mauvaise, même un contre-sens ; il ne peut être question de la question du père pour la raison que nous sommes là au-delà de ce qui peut se formuler comme question* ». Référence est alors faite à la question du Totem et à ce que **Freud** y pointe comme vérité « *...il doit s'agir du sujet d'avant la question : si mythiquement, le père ne peut être qu'un animal, le père primordial, avant l'interdit de l'inceste, avant l'avènement de la culture, le père est ce chef de horde* ».

Ma question à cette lecture de **Lacan** est la suivante : quel rapport peut-on mettre entre ce père primordial et le père réel ? Faut-il, dans ce père primordial, n'y voir que la projection imaginaire d'une toute puissance qui les aurait toutes (et même tous), ou l'émergence de la question du réel au travers de celle de la jouissance de ce père ?

D'autres circonstances sont venues, durant ces dernières vacances, relancer, pour moi, cette question du père réel. Et d'abord, ce petit trait clinique que j'ai entendu comme l'illustration exemplaire de ce qu'il (152) en serait du père réel. Il s'agit de la réaction très négative, voire franchement agressive, d'une jeune femme d'une vingtaine d'années, mariée et en passe d'être mère. Réaction négative au remariage de son père, âgé lui-même d'une petite cinquantaine d'années, avec une compagne plus jeune et avec laquelle, il va avoir un enfant. Ce qui est reproché à ce père, toujours vert, c'est très précisément de se dérober en quelque sorte à sa place de grand-père. "Grand-père", j'entends par là un père "quasi mort". Un père "hors du coup". Un père en ex-ergue, mais qui, par le fait

même pourrait venir occuper cette place qui garantit l'ordre symbolique. Or en se remariant, et peut-être encore davantage en procréant à nouveau - car alors la chose devient incontournable et ne permet plus supposer une sorte de mariage "blanc" ! - voilà qu'il manifeste qu'il est toujours bien là, toujours dans le coup, toujours à l'oeuvre, toujours dans "l'ergon". Retour du père réel, ou du réel du père, celui qui travaille la mère, ou plus justement ici une femme. Avec ce retour, c'est sans doute toute la problématique de la castration qui se réactualise et avec elle, bien sûr, l'angoisse que **Freud** nomme précisément "de castration" et qui, à en croire **Lacan** que je vous rappelais il y a un instant, est liée à l'émergence du désir de l'Autre. Comme si le symbolique dans sa fonction de tamponnage du réel traumatique venait à trembler et que se rappelait au sujet, dans l'événement de cette naissance, ce qu'il en est de l'insymbolisable. <sup>1</sup>

Cette histoire recoupe, me semble-t-il, l'observation que l'on peut faire à propos d'enfant adoptés, toujours préoccupés, à un certain moment de leur histoire (souvent à l'adolescence), de retrouver ce qu'ils nomment leur "vrai" père, leur "vraie" mère. Ceux-là dont ils sont "véritablement" issus. Ce qui n'est pas sans perturber bien souvent leurs parents adoptifs qui pourraient y voir un déni de leur propre désir d'enfants, de leur volonté propre de transmettre le nom et l'héritage. Quête du vrai père et de la vraie mère qui, en deçà ou au-delà - je ne sais comment il faut le dire - vient interroger le réel de la jouissance, comme fondement et lest du symbolique. D'où aussi, dans un autre registre, celui de la névrose, ce que (153)**C. Melman** repérait comme "l'imaginarisation du symbolique" qui pourrait s'entendre comme une défense contre ce qui, dans le symbolique, témoignerait, en creux, du réel.

Un autre événement vacancier allait m'inciter davantage à

<sup>1</sup>Depuis, cette histoire s'est terminée tragiquement. L'enfant du père est né. Un fils qui n'a vécu que quatre semaines ; il est mort de mort subite.

articuler - je ne dis pas : à identifier - le désir de l'Autre et le réel du père.

Donc un dimanche de vacances. J'assiste à une liturgie catholique : la messe, avec des yeux et des oreilles qui se voudraient d'ethnologue... Et puis se il se produit un sermon intelligent qui commente la confession de **Pierre**.

Je ne résiste pas au plaisir de vous rapporter, à ce propos la remarque de **Gérard Haddad**, dans son dernier livre *Les Biblioclastes*. C'est une façon pour moi de reconnaître ma dette envers ce livre - spécialement sa dernière partie intitulée : *Le Texte suicidé* ; j'y reviendrai - et son auteur pour ce que j'essaie de dire ici. A propos du nom de "**Pierre**", il fait remarquer qu'on ne peut comprendre l'enjeu de cette nomination, de cette re-nomination par **Jésus** de **Simon**, fils de **Jonas**, qu'en restituant "l'original" hébreux du texte évangélique. Il s'agit donc de traduire un nom propre dont pourtant **Lacan** nous disait, dans le Séminaire sur l'Identification, qu'il était, le nom propre, dans la langue, précisément ce qui ne se traduisait pas. Intraductibilité du nom propre auquel on pourrait donner pour équivalent - ce qui n'est pas à proprement (!) parlé, une traduction - un chiffre. Ce que les gestionnaires de nos sociétés modernes et informatisées ne se sont pas privés de faire, au grand dam de la revendication imaginaire des "personnalistes".

Ici, pourtant c'est le contraire : "**Pierre**" n'est pas un nom si propre que ça ! Je vous rappelle rapidement le contexte de cette nomination. **Jésus** voyage avec ses disciples et arrive à Césarée. Le moment lui paraît venu de révéler l'essence de son enseignement qui n'est pas simplement celui d'un Maître en Israël. Il opère selon la voie de la sagesse antique, celle du questionnement maïeutique :



- (154)« *"Qui dit-on que je suis, moi le Fils de l'Homme ?"*  
 - *Ils répondirent : "Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie ou l'un des prophètes."*  
 - *"Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis ?"*  
 - *Simon ben Yona dit : "Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant."*  
 - *Jésus reprenant la parole lui dit : "Tu es heureux Simon ben Yona, car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les Cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise." »*

Trois mots se détachent de cet étrange dialogue : Fils, Père, **Pierre**. Le nouage de ces trois signifiants va bientôt se révéler pour ce qu'il est : une interprétation qui, avant d'être analytique, appartient au Midrash juif. Pour en saisir la pertinence, il faut cependant accepter une condition : les restituer en hébreu dans leur littéralité.

Père se dit Ab ( ) et s'écrit Aleph, Bet ;

Fils se dit Ben ( ) et s'écrit Bet, Noun.

Si nous condensons les deux mots en un seul qui comprendrait dans l'ordre les trois lettres ci-dessus, nous obtiendrons aleph, bet, noun, Eben. Or ce mot précisément signifie Pierre !

**Jésus** répondit à **Simon** : tu m'as appelé Ben (fils) ! Par mon Ab (Père) qui est au Cieux et qui t'a inspiré, tu t'appelleras désormais Eben (**Pierre**). Ce nom nouveau sera l'algorithme de mon enseignement : de la place du Fils, rendre un peu de consistance au Père qui se dérobe à sa progéniture en dérélition. Le nom de Pierre contient déjà en latence le dogme de la Trinité. Il symbolise la réconciliation messianique des pères et fils annoncée par le prophète Malachie. Alors et alors seulement, on saisit dans toute sa complexité et profondeur sur quel authentique "jeu de mots" repose l'Eglise. Soupçonné mais jamais véritablement repéré, il est éloquent comme symptôme proclamant dans le silence de son Exil une vérité inouïe <sup>2</sup>.

---

2G. HADDAD, *Les Biblioclastes*, Paris, Grasset, 1990, pp. 24-26.

(155) Mais revenons au prêche de ce dimanche de vacances. Ce qui m'y a retenu, c'est la remarque suivante : il y a tout lieu de penser que l'expression "Fils de Dieu" était habituelle à l'époque pour désigner un être quelque peu exceptionnel, mais il ne convient pas d'y entendre ce que la foi et la théologie chrétiennes y ont mis par la suite : le Fils Unique de Dieu. Et le prédicateur d'ajouter : « *La foi des apôtres s'est approfondie* ».

On peut bien évidemment entendre dans cette lecture, le souci d'une exégèse historique que les études bibliques chrétiennes ont développée depuis le début de ce siècle. Interprétation des textes sacrés qui se voudrait "scientifique" et qui se situe aux antipodes d'une interprétation qu'il faut bien qualifier d'anachronique. Finalement, ce que vise l'exégèse scientifique, c'est de resituer l'évolution historique du sens. Et si elle se limite à ce repérage, elle se situe dans un registre strictement imaginaire, pointant uniquement les effets (imaginaires) d'un processus (symbolique) qu'elle ne peut mettre en évidence. Parler d'un "approfondissement de la foi", comme le faisait notre prédicateur, ce dimanche, n'était-ce pas pointer qu'à partir de l'aventure de cet homme **Jésus-Christ**, les apôtres, c'est-à-dire la tradition apostolique, ont construit un mythe.

Et ma rêverie s'est poursuivie à propos du mythe. Je pensai : s'il nous faut des mythes, c'est qu'il nous faut bien expliquer, justifier pourquoi il existe quelque chose plutôt que rien. Réminiscence de mes études de philosophie durant lesquelles mes maîtres tentaient de cerner en ces termes le propos même de la philosophie : rendre compte de quelque chose, de la victoire de l'être sur le rien. Ce qui d'ailleurs peut nous apparaître, aujourd'hui, comme une dérive assez remarquable (et dont il conviendrait de rendre raison) de ce qui était sans doute la problématique originaire de la philosophie antique grecque : non

pas l'opposition du rien et du quelque chose, mais plutôt de l'Un et du multiple. Ce qui, d'une certaine manière, nous ramène à l'arithmétique et à la thèse d'un philosophe français contemporain, **Alain Badiou**, selon laquelle les mathématiques sont le lieu même de l'élaboration ontologique. Donc une philosophie débarrassée de l'Etre !

(156)Quoiqu'il en soit, dans la vulgate philosophie que je rappelais à l'instant, le quelque chose s'oppose au rien, alors que la théologie chrétienne de la création devait nous rappeler qu'il importe d'articuler ces deux termes autrement que dans une opposition exclusive. Ici me revenait ce que **Lacan** avait avancé dans son Séminaire sur *L'Éthique de la psychanalyse*, à propos de la création ex nihilo. Mais là aussi; c'est d'un mythe qu'il s'agit. Et l'on peut penser que l'objectif de la philosophie, du moins dans sa visée occidentale et moderne, consiste précisément à exclure le mythe.

M'est revenue aussi l'idée qu'il existait sans doute une originalité radicale du mythe biblique de l'origine du monde. Et voilà comment, toujours dans cette petite église du nord des Vosges, par un dimanche de vacances, me laissant emporter par les paroles d'un prédicateur, j'imaginai les choses. Dans la plupart des mythes antiques, le monde est issu, le plus souvent, d'une histoire d'amour et/ou de haine entre les dieux. Ce qui n'est pas sans nous rappeler notre propre histoire et origine : l'amour et la guerre entre une femme et un homme. Là, me disais-je, nous sommes issus de 2 ! Il importe également de remarquer que ce "2" dont il s'agit ici, n'est pas à entendre d'abord comme le résultat d'une opération spéculaire qui instituerait le semblable, le double, l'image. Mais plutôt comme l'effet d'une division. La plupart des récits d'origine intègrent cette dimension de la division, de la séparation, que ce soit par la constitution d'un couple primordial, le démembrement d'un géant anthropomorphe, ou encore le plongeon du démiurge dans la mer

primordiale pour en extraire une poignée de terre. Dans le mythe biblique, au contraire, monothéisme oblige, c'est le Un, le Dieu créateur qui se trouve à l'origine. De plus, ce n'est pas dans un faire démiurge, mais par une parole que Dieu crée. Véritable mathématicien - ce n'est pas pour rien que les métaphysiciens modernes faisaient des mathématiques le langage du créateur - poseur d'axiomes et d'êtres mathématiques.

Rentré de vacances, je tentai d'argumenter cette opposition du 1 et du 2. En fait, et comme cela m'arrive souvent, les choses me sont apparues, a posteriori, plus complexes. La mythologie (la science des mythes) contemporaine a plutôt tendance à produire une typologie des mythes qui annule les différences. Par volonté méthodologique, le mythe biblique est (157) traité sur le même pied que les autres mythes ; il est donc à rapprocher des mythes qui racontent la création du monde par la pensée, par la parole

Malgré cette sorte de contradiction que m'apportait la littérature savante, je gardais la conviction d'une différence : qu'il y avait dans le mythe biblique une irréductibilité, ou tout au moins l'ébauche d'une différence que la théologie tant juive que chrétienne, allait exploiter. Irréductibilité et différence qui allaient dans le sens d'une mise en évidence de la structure mythique, au-delà des effets imaginaires qu'elle produit.

J'ai déjà évoqué la Création ex nihilo, manière chrétienne de reprendre le mythe du commencement. Pour ce qui est de la tradition juive, que je connais trop mal, ce qui me frappe, c'est l'assimilation de Dieu et de son Nom. Si bien que l'on pourrait dire que le récit de la création n'est pas autre chose que création par le Nom. Entendez non seulement que la nomination est le vecteur principal de cette création, mais que c'est le Nom qui est le créateur.

Cette caractéristique de la création "nominative", je voudrais la lier à cette particularité du Nom divin, dans la tradition juive, à savoir : son imprononçabilité. Il convient d'entendre dans cet interdit, non pas d'abord le respect sacré dû à un Dieu infiniment saint, mais surtout ce que je nommerai le témoignage éthique, la reconnaissance éthique de ce qu'un nom - et ce nom-là bien sûr plus que tout autre - est un signifiant primordial dont la fonction est d'engendrer d'autres noms. Le prononcer, ce serait déjà le figuraliser, l'imaginariser, le faire entrer dans une énonciation effective où il ne peut que se charger de sens. Rendre le nom imprononçable, c'est en garantir, en quelque sorte, son caractère de signifiant pur. Ou plus exactement encore, son caractère de lettre pure, antérieur à tout effet de parole. Le Nom divin et son imprononçabilité, peut-être plus encore que la Création ex nihilo, nous renvoie à ce qu'il en est du signifiant lacanien. Au-delà de l'imaginarisation d'un père tout-puissant, la reconnaissance de son efficace symbolique se fonde sur un trou : l'imprononçable est trou dans la voix.

(158)Et c'est dans la foulée de cela que je vous propose de faire retour au texte de **Lacan** *Les Noms du père* où il évoque ce qui pourrait très bien s'entendre comme un autre mythe d'origine : le sacrifice d'Abraham. On a dit que ce sacrifice était mal nommé, qu'il s'agissait en fait du sacrifice d'**Isaac**. Et c'est lui, en effet, le fils, qui est la victime désignée. Pourtant, je ne pense pas qu'il soit sans pertinence de référer ce sacrifice à la figure d'**Abraham**. Je conclurai en essayant de dire la justesse de cette appellation.

A la manière de **Kierkegaard**, et si j'avais eu son talent de conteur, j'aurais aimé vous raconter le voyage (aller et retour) d'**Abraham** et d'**Isaac** au mont Moirah. Je vois **Abraham** partir calme, sans angoisse, dans la certitude d'accomplir un rite immémorial, de faire la volonté de son Dieu :

« Abraham est venu là pour quelque chose. Il a emmené son garçon pour un mystérieux rendez-vous. Il lui a lié les pieds comme à une brebis pour le sacrifier. Avant de nous émouvoir, nous pourrions nous souvenir que d'aller sacrifier son petit garçon à l'Elohim du coin, à l'époque, c'était courant. »<sup>3</sup>

Au retour, au contraire, après les événement que l'on sait - l'ange qui lui retient la main et qui lui désigne le bélier à immoler - je le verrai volontiers affligé par l'angoisse, celle-là même qui surgit lorsque le sujet se voit confronté au désir de l'Autre, dont il ne sait plus très bien ce qu'il lui veut. Et puis, au fur et à mesure qu'il marche au côté de son fils bien vivant, lui vient la certitude qu'il va mourir. Qu'il est déjà mort en quelque sorte. Mort parce que père.

En suspendant son geste sacrificiel, c'est l'Un, comme Unique, qui cesse et c'est le multiple qui devient possible. C'est en renonçant à l'unicité, à sa propre unicité, qu'**Abraham** rend possible la bénédiction : "Multipliez-vous" ! (vous voyez que nous sommes toujours au plus près de l'arithmétique !). La descendance ne peut s'actualiser que du renoncement à (159) instituer l'Unique, que de la volonté à le faire ex-ister. Le père comme exergue.

De cette figure d'**Abraham**, père des croyants, on pourrait rapprocher celle de **Moïse**, qui conduit son peuple, sa descendance vers la terre promise. Mais la condition pour qu'Israël accède à cette terre, c'est que lui, **Moïse**, n'y pénètre pas. De même la figure de **Jésus-Christ**, auquel une certaine tradition spirituelle donne le nom de "père". Lui aussi doit disparaître pour que ses disciples puissent recevoir l'Esprit Saint. Sacrifice de l'Unique.

« ... Kafka vise, en écrivant, au meurtre symbolique, au meurtre symbolique du père imaginaire pour accéder à l'instance du Nom-

---

3J. LACAN, *Les Noms du père*.

*du-Père, condition de sa propre paternité. Pour saisir cet enjeu, il faut suivre ici très précisément l'apport de Lacan : l'opération d'Abraham, fondatrice du Nom-du-Père, s'effectue dans le sacrifice du bélier-père primitif, en place de son fils. (...) Que l'opération échoue (meurtre de l'animal-père primitif et constitution du symbole paternel), qu'elle ne se réeffectue pas en chaque destin singulier, et la structure régresse dans l'univers anté-abrahamique dominé par les divinités animales et maternelles. »<sup>4</sup>*

En conclusion, je voudrais insister sur cette hypothèse que la castration est d'abord la castration du père plutôt que celle du fils. Et si le fils a aussi à passer par là, c'est en tant que futur père. Ce qui me semble en accord avec l'observation clinique : l'accès à la paternité peut-être problématique pour un sujet, au point de provoquer chez lui l'entrée dans la psychose.

*« Kafka n'a pas rejeté le mariage pour se consacrer à son écriture, mais simplement parce qu'il ne pouvait pas accomplir ce pas. Il le souhaite, il le tente à maintes reprises, mais se trouve en chemin comme arrêté par un maléfice. La voie d'un avènement de la paternité porte en elle, en effet, le risque de déclenchement d'une psychose. L'écriture ne s'oppose pas à cet avènement ; (160)elle serait au contraire la possibilité, la seule peut-être, de réparer le défaut de la structure. (...)*

*Cet effort pour Kafka n'a pas abouti. A l'heure dernière la haine névrotique du père du père a peut-être basculé, à défaut de se résoudre, dans une fascination totale, sinon totalitaire, de la mort. »<sup>5</sup>*

En relisant cette communication, il m'est apparu combien j'étais moi-même pris dans ceci que je tente de vous dire. Je suis, bien que d'un certain âge (je ne rivalise toutefois pas avec **Abraham**), sur le point d'être une nouvelle fois père. Hier encore, mon épouse - elle me pardonnera de la mettre ainsi sur la sellette - me faisait part de son angoisse devant les

---

4G. HADDAD, op. cit., pp. 192-193.

5G. HADDAD, op. cit., pp. 193-194.

douleurs prochaines de l'accouchement. Un peu bêtement, cherchant à la rassurer - et à me rassurer - je lui dit que ces douleurs, on les oublie vite. Et elle, de me répondre : « *Heureusement, car sinon comment pourrait-on faire pour aimer cet enfant. Si on oublie pas, on ne peut que haïr !* » Alors, le père n'est-il pas aussi celui qui a à faire avec le réel de cette douleur, avec cette haine mortifère. Ce n'est sans doute pas par un hasard, comme on le faisait remarquer hier encore, que la mère, on n'en parle pas !